

Job 19/19-28

Le texte, qui nous est proposé aujourd'hui à la lecture, est un texte au ton grave. Ce texte aborde le thème de la maladie et de la souffrance. C'est un passage du livre de Job, un texte que l'on ne lit pas comme on lirait un bon roman. C'est un livre complexe et pourtant essentiel. J'ai longtemps eu du mal à l'aborder. J'en découvre désormais de plus en plus sa profondeur et son intérêt.

Job donc, mon vieux frère Job, comme a l'aime appelé a collègue Marion Muller Collard. Pasteur, aumônier d'hôpital, mais aussi femme et mère d'un enfant qui a été gravement malade à un moment donné. En raison de son parcours, elle s'est sentie très proche du vieux Job, partageant avec lui sa souffrance, ses doutes, ses questionnements.

Marion est écrivaine, elle a une jolie plume, elle possède l'art de manier les mots et les concepts, qui font que son langage est immédiatement accessible, compréhensible. Si vous n'avez jamais lu de ses ouvrages, je vous le recommande.

Mais ce n'est pas de Marion Muller Collard donc je veux vous entretenir aujourd'hui, mais bien de Job.

Le passage de ce matin se situe à un moment où Job, qui a perdu toute sa richesse, son bétail, ses enfants, voit ses amis tenter de lui faire comprendre que ce qui lui arrive est une punition divine liée à une faute qu'il aurait commise. Et Job répond, et c'est là un extrait de sa réponse :

« Tous ceux à qui je confiais mes secrets m'ont en horreur, ceux que j'aimais se sont tournés contre moi. Je n'ai plus que la peau et les os, il ne me reste que les gencives. Ayez pitié, ayez pitié de moi, vous mes amis ! Pourquoi me poursuivez-vous comme Dieu le fait ? Pourquoi n'en avez-vous jamais assez de vous attaquer à moi ?

Si seulement mes paroles pouvaient être écrites, si seulement elles pouvaient être enregistrées dans un livre ! Je voudrais qu'elle soit pour toujours gravée dans le roc avec un burin de fer et avec du plomb.

Pour ma part, je sais que celui qui me rachète est vivant et qu'il se lèvera le dernier sur la terre. Quand ma peau aura été détruite, en personne je contemplerai Dieu. C'est lui que je contemplerai, et il me sera favorable. Mes yeux le verront, et non ceux d'un autre. Au plus profond de moi, je n'en peux plus d'attendre.

Vous direz alors : "pourquoi le poursuivons-nous ?" quand on découvrira le bien-fondé de ma cause.

Dans ce court extrait, j'y reconnais cette question lancinante chez quasi tous les malades, chez tous les souffrants : "qu'ai-je fait de mal au bon Dieu ?"

"Pourquoi me poursuivez-vous comme Dieu le fait ?" dit-il exactement.

Ce "pourquoi", est propre à tous les êtres humains. Pourquoi la souffrance ? Pourquoi la maladie ? Pourquoi le mal ?

Derrière la question "qu'ai-je fait" se cache la recherche d'un coupable, qui pourrait être moi et donc le sentiment de culpabilité, peut-être même la honte. Aux yeux des autres, l'on peut très vite devenir un paria, une personne à éviter : Tous ceux à qui je confiais mes secrets m'ont en horreur, ceux que j'aimais se sont tournés contre moi »

Ne dit-on pas que c'est dans l'épreuve que l'on reconnaît ses vrais amis ? Cette expression vient de cette expérience terrible de voir ceux que l'on croyait être des amis, se détourner

de vous dès que ça va mal. Qui sait, le malheur pourrait être contagieux. Bien entendu, on peut l'expliquer : voir souffrir quelqu'un renvoie fatalement à sa propre souffrance ; ça peut être insupportable pour certaines personnes. L'on peut aussi être totalement démuni face à la maladie, ne pas savoir que dire à la personne souffrante, et même avoir honte de ne pas pouvoir faire quelque chose, un quelque chose qui dans notre fantasme doit forcément être un moyen de soulager ou de guérir. Je me souviens de cette discussion que j'ai eu un jour avec la compagne d'une personne défunte qui parlait du fils qui, quand il venait voir son père, insupportait grandement ce dernier par son comportement. Il aurait préféré qu'il ne vienne pas, me disait-elle.

Je comprends l'exaspération de cette personne, mais je vois aussi dans ce fils quelqu'un qui ne savait visiblement pas comment réagir comment, se comporter face à la souffrance de son père, sans doute très affecté.

Les amis de Job sont venus le voir. Ce sont ses amis, ils ne le laissent pas tomber. Eux aussi ne savent pas trop comment réagir. La souffrance, ça ne se partage pas. Vous ne pouvez pas vous mettre à la place de celui qui souffre. Mais ils sont là. Ils sont présents, au côté de leur ami Job. Ce serait déjà suffisant. La présence, c'est tellement précieux.

Mais voilà, à la question du pourquoi,
ses amis tentent de trouver une explication,
une explication courante pour l'époque,
mais aussi encore aujourd'hui :
tu es malade parce que...
tu as mangé trop gras,
tu as trop fumé,
tu as trop de poids,
tu as passé trop de temps sous le soleil, trop temps sous la pluie,
tu as trop, trop, trop...
exagéré
et maintenant, tu paies.
Tu as oublié de prendre soin de toi
et... encore plus terrible :
tu as oublié Dieu !
Tu n'as pas assez prié,
tu n'es pas allé assez à l'église,
tu n'as pas assez la foi !

Ayez pitié, ayez pitié de moi, vous mes amis !
Pourquoi me poursuivez-vous comme Dieu le fait ?
Pourquoi n'en avez-vous jamais assez de vous attaquer à moi ?

Dans l'un de ses ouvrages, Marion Muller Collard disait fort justement :
Il n'y a pas de contrat signé entre Dieu et moi qui stipulerait que si vous croyez en Dieu, Dieu vous évitera tous les malheurs. C'est un fantasme ! Ce contrat n'existe pas.

« Qu'ai-je fait de mal ? »

Rien ! Vous direz alors : « pourquoi le poursuivons-nous ? » quand on découvrira le bien-fondé de ma cause.

Job sait qu'il est juste ! Pourquoi ? Parce la foi qu'il a placée en Dieu lui suffit !
L'apôtre Paul dit la même chose quand il relate cet épisode où, ayant prié Dieu de le guérir d'une maladie, Dieu lui répond : « Ma grâce te suffit ! »

« Pour ma part, écrit Job, je sais que celui qui me rachète est vivant et qu'il se lèvera le dernier sur la terre. Quand ma peau aura été détruite, en personne je contemplerai Dieu. C'est lui que je contemplerai, et il me sera favorable. Mes yeux le verront, et non ceux d'un autre. Au plus profond de moi, je n'en peux plus d'attendre. »

Il y a dans cette phrase quelque chose de profond et je n'ai pas encore fini d'en faire le tour, mais voici ce que j'en comprends : il y a dans cette phrase de la résignation mêlée à de l'acceptation de sa situation : « Quand ma peau aura été détruite », mais aussi une grande confiance : en personne, je contemplerai Dieu.

Job ne voit pas ce qu'il aurait pu faire mal, mais il sait qu'il appartient à Dieu.

« Que je vive ou que je meurs, j'appartiens au Seigneur, disait également l'apôtre Paul.

Ce passage nous dit quelque chose d'essentiel : la question de l'origine du mal peut rester sans réponses, c'est un grand mystère, mais il y a, dans la foi, une assurance : c'est que nous allons vers Dieu et qu'à notre fin ultime *“C'est Dieu que je contemplerai, et il me sera favorable”*

Il y a de l'impatience là-dedans : *Au plus profond de moi, je n'en peux plus d'attendre.* Qui s'explique par le souhait que cesse la souffrance. Ceux qui ont déjà souffert comprennent cela.

Job. Ça pourrait être chacun d'entre nous. Quand la souffrance nous tient en tenaille, nous écrase, nous avilit, tout raisonnement s'effondre, toute bonne théorie dite en temps où tout va bien s'écroule. Ne reste plus que la confiance : confiance dans les médecins sans doute, mais au-delà la confiance en Dieu.

“Père, je remets mon esprit”, a dit un Jésus à bout de vie.

La confiance ultime après tant de souffrance.

Puissions-nous être de ceux qui savent être présent à côté des souffrants, sans bonnes paroles qui voudraient expliquer, mais soutenant la confiance en Dieu. Puissions-nous lorsque nous souffrons nous-mêmes trouver auprès de nos amis, cette présence qui soutient notre foi.

Amen